



# Les Vergers sur la Mer

Charles Maurras

---

## Confessions

---

“La Revue de Paris”, 1<sup>o</sup> juillet 1930

*Texte ensuite repris dans Au Signe de Flore*

Paris [France], Les Œuvres représentatives (Hier), 1931. In-8°, XXII + 310 pages

---

Texte repris du site "La Bibliothèque Royaliste" ( <http://www.royaliste.org> )

Texte mis en ligne le 23 mai 2007, site fermé fin 2014

---

Extrait du Royaliste.org

<http://www.royaliste.org>

# Confessions

- Univers - Bibliothèque - MAURRAS, Charles -



Date de mise en ligne : mercredi 23 mai 2007

---

**Royaliste.org**

---

Bien qu'on l'ait beaucoup dit, je ne suis pas *né* royaliste. Je ne suis même pas tout à fait un « Blanc » du Midi, comme Barrès aimait à l'écrire. Les amateurs de pittoresque se sont souvent servis de cette étonnante figure des *Rois en exil*, Élysée Méraut, pour expliquer mes idées sur la Monarchie ou pour illustrer mon culte des Princes. La vérité, plus complexe, est aussi plus simple.

Le cas de ma famille, paternelle et maternelle, est celui de l'immense majorité de la petite bourgeoisie du XIXe siècle, très divisée sur la politique ; les ménages eux-mêmes s'y sont trouvés en désaccord sur bien autre chose que la forme du gouvernement ou les principes de liberté et d'autorité ! Leurs divergences ont été morales, religieuses, et ont paru gagner les suprêmes racines de la conception de la vie.

Souvent aussi était-ce d'apparence pure J'en pourrais donner, pour les miens, des signes variés. Mon père et ses sept frères et soeurs avaient reçus de leur père une collection de prénoms tirés de Plutarque ou de Tite-Live, l'aîné appelé Romain, le second Aristide, un troisième Sabin, un autre Camille... tandis que leur bonne mère, déclarant ne rien entendre à tous ces faux dieux, n'appelait ses enfants que par les noms chrétiens de Jean-Baptiste, Joseph, Gustave, etc. Ce qui ne l'empêchait pas de s'appeler elle-même Apollonie et de me léguer l'extraordinaire prénom de Photius qui était héréditaire dans sa propre famille. Son arrière-petit-neveu, mon cousin au troisième degré, le docteur Charles Poutet, qui s'appelle aussi Photius, ne sait pas plus que moi comment cet équivalent grec du « Lucien » latin nous est venu par le cours des générations. Nous ne nous connaissons aucun aïeul phanariote ni hellène. Quelque grec de Marseille aura-t-il servi de parrain à un ascendant éloigné ? L'explication est vraisemblable, mais ce n'est pas ainsi que l'avait entendu la malice villageoise, qui en avait fait un bon conte anticlérical.

L'un quelconque de nos grands-pères, déjà féru de costumes antiques et voulant baptiser son fils Phocion, l'alla dire à la sacristie. Le curé de Roquevaire, à moins que ce ne fût celui d'Auriol, jeta un cri d'horreur : - *Mais c'est un hérétique, mais c'est un schismatique ! Votre Phocion a séparé Byzance de Rome ! Il ne sera pas dit qu'un de mes paroissiens s'appelle jamais Phocion. Je le baptiserai Photius...* Notre aïeul, s'excusant d'en remonter ainsi, soutint que Phocion ne pouvait être responsable d'aucun schisme : nullement théologien, mais orateur et général d'armée, quatre siècles avant que l'Évangile fût prêché dans Athènes, ce n'était pas sa faute s'il avait ignoré le vrai Dieu. - *C'est vous qui confondez !* repartit le bon prêtre, *c'est Phocion qui s'est placé hors de l'Église, votre enfant sera Photius, ou rien !* Raisin fut fait et, malgré les protestations, le registre paroissial porta, garda, perpétua le malencontreux Photius, et les parents se rattrapèrent en daubant à l'envi sur l'ignorance de leur pasteur : ils ignoraient eux-mêmes les trois ou quatre Photius du Martyrologe, antérieurs au schisme et très légitimes patrons, un des saints Photius s'étant même honoré par la défense des arts plastiques contre les briseurs d'images qui le mirent à mort sous Léon l'Isaurien.

Quoi qu'il en soit de la gravité de ces désaccords ou de ces fantaisies dans l'ordre des croyances, il ne faut pas beaucoup remonter dans le passé de la France pour atteindre une couche tout à fait unanime de bons sujets du Roi. Le grand-père paternel dont je vient de parler était un abonné fidèle des *Débats* royalistes, pendant la Restauration L'heure approchait sans doute où les folles rancunes du vicomte de Chateaubriand et les complaisances coupables de Bertin allaient débaucher, bien au-delà de leur brillante équipe littéraire, le malheureux public qui la lisait et la suivait. C'est avec des bons royalistes que l'artifice libéral fabriqua peu à peu des républicains.

Il dut en être de beaucoup de modestes familles ainsi que de la nôtre. Leur bibliothèque dit l'histoire de leurs idées. Lectrice ardente de la *Monarchie selon la charte*, puis du *Consulat et l'Empire*, elles finirent par les pamphlets de Lamartine ou ceux de Proudhon. Tel est le glissement du siècle. Une trentaine d'années plus tard, mon père en était à la duperie de l'Empire libéral. Mais, ulcéré par Sedan et devenu client du *Bien Public*, il mourut en 1874 plein

d'espérance dans Monsieur Thiers. Son frère aîné était resté orléaniste intransigeant Deux de leurs cadets tournèrent à la République exaltée, un peu enragée, même communarde.

Extrêmement stricte en matière religieuse, ma mère avait été élevée dans l'horreur de la Révolution. Son bisaïeul arrêté et emprisonné avait échappé par miracle. Le président du tribunal révolutionnaire d'Orange, ancien garçon d'auberge, à qui il avait eu l'esprit de donner autrefois de larges pourboires, se porta fort de son civisme et le fit relâcher. Mais la détention avait dû être longue. Ma mère m'a souvent montré avec émotion le mince étui que l'on glissait dans la soupe du prisonnier et qui lui apportait l'écriture des siens. Je n'ai plus retrouvé cette petite épave, mais je conserve encore la clochette fêlée des messes clandestines célébrées pendant la Terreur. Là était, là durait le coeur des idées politiques léguées par ma grand-mère, morte à Martigues avant ma naissance.

En février 1848, on revenait en bande à la maison de ville par le chemin de Paradis, alors très passager ; ma mère et ses soeurs, toutes petites filles, qui marchaient en avant, furent les premières à apprendre les journées de Paris et la Révolution. Elles se mirent à courir pour supplier les gens *de ne rien en dire à leur mère*. Quand, bien assise au coin du feu, on li fit connaître l'avènement de la deuxième République, elle s'évanouit

Si forts que furent ces exemples et ces impressions, l'esprit de ma mère inclinait aux idées libérales. Il pensa très longtemps que 1789, bien différent de 1793, avait signifié un affranchissement, scellé une juste révolte, détruit de longues iniquités. Le mécanisme de l'ancienne organisation de la France ne lui apparut que beaucoup plus tard ; elle approchait de la cinquantaine, et j'étais plus que grand garçon, quand une lecture assidue de Mme de Sévigné la fit compatir aux soucis et aux tribulations que donnait à la pauvre marquise le régiment acheté à monsieur son fils : ainsi distingua-t-elle le vieil équilibre historique des services et des honneurs. En aucun temps, je dois le dire, elle n'avait manifesté la moindre foi dans une bonne République, et M. Thiers ne lui avait paru estimable qu'au titre de fourrier des princes d'Orléans.

- « *Mais ton père pensait le contraire, avait-elle soin d'ajouter, il ne croyait pas à la monarchie.* »

- « *Et ton père à toi, demandais-je, qu'est-ce qu'il était en politique ?* »

Mon grand-père était né de légitimistes ardents. Le grand cri d'adoration de sa mère était : « *mon Duc de Berry* », le prince à la mode Demeuré carliste quoique le gouvernement de juillet, il finit par céder, comme le reste de la Marine française, aux bons dons séducteurs, vaillance, grâce, esprit populaire, tour familial, du Prince de Joinville, sous les ordres de qui il avait navigué. Un jour, que j'ai lieu de placer après les années 40, ce Prince charmant lui fit l'honneur d'une visite dans sa propre maison. Qui fut bien attrapé ? Ce furent les petites filles, qui, attendant le fils du Roi, se figuraient la toque à plume, le haut de chausses et le justaucorps des Contes de fées : il fallut faire la révérence à un bel officier de marine en petite tenue !

*La première déception de ma vie*, disait souvent ma mère, en riant.

Elle n'en avait pas moins gardé un faible pour la branche cadette ; la fusion, puis la reconnaissance régulière du Comte de Paris la comblèrent d'espoir.

Pour ma part, je subis d'autres influences et fus d'abord pour Henri V. Rien n'est plus clair en moi que le souvenir de la haute vague de Légitimisme qui, au lendemain de la guerre, passa sur un grand nombre de famille françaises. Je ne parle point du tout des familles aristocratiques ou grand-bourgeoises, je parle du peuple et de ces éléments du peuple avec lesquels j'avais contact : ma bonne, les amis de ma bonne, dont beaucoup étaient aussi « blanches » et plus « blanches » que leurs maîtresses. « *Ne raillez point et ne riez point. On écoutait venir sur les routes les chevaux blancs qui ramènent le Roi. Henri Dieudonné venait rétablir le principe d'autorité d'où sortent les deux forces sociales : le commandement et l'obéissance. Il venait rétablir l'ordre humain avec l'ordre divin.* » Je n'ai jamais pu lire les belles stances du discours de l'abbé Lantaigne dans l'Orme du Mail sans qu'une mémoire docile émût en moi, toute pareille, la vieille chanson d'une certaine « Miette », « Miette du Château » disait-on sur la prairie de Roquevaire, et au pèlerinage de Saint-Jean du Garguier. J'étais de la troupe des enfants qu'il lui arrivait de garder

pèle-mêle quand les autres domestiques s'en déchargeaient. Je revois ces bords du Riou et de l'Huveaune, ou ces pelouses du Château qui appartenait, je crois, aux oncles de Mgr Castellan, aujourd'hui archevêque de Chambéry. Le moyen de rendre Miette éloquent était, je le savais, d'attacher à ma canne rouge mon petit mouchoir blanc. Alors, elle parlait, alors, elle chantait comme l'abbé Lantaigne : *Il viendra, il viendra, il va revenir, notre Roi ! Il n'y a que les méchants (li marrias) pour le craindre. Il est si bon ! Il est si beau !* La voix était mouillée de larmes, et ce fidèle cœur la faisait monter en tremblant.

C'est au même moment qu'en Langudoc courait la ronde ouvrière et paysanne :

*S' Enri V deman venié !  
A ! quinto festo !  
A ! quinto festo !  
S' Enri V deman venié !  
A ! quinto festo acô sarié !  
I' anarian tòutiò !  
I' anarian tòutiò !  
E menarian nosti enfant !  
Nosti jourdano  
Sarien pagado  
Ren que de pèço vint franc !*

« Si Henri V demain venait  
« - Ah quelle fête !  
« Ah ! Quelle fête !  
« - Si Henri V demain venait !  
« Ah ! Quelle fête ce serait !  
« Nous irions tous, nous irions tous,  
« Et nous mènerions nos enfants,  
« Nos journées seraient payées  
« Toutes en pièces de vingt francs » !

L'imagination créatrice du peuple était entrée en jeu. On avait vu passer le Roi sur le pont d'Avignon. Il était avec la reine, il allait à Paris.

- *Et elle était belle, la Reine, Louise ?...*

Louise Espérandieu, en service à Aix chez nos voisins de la place des Prêcheurs, était native de Sénas, sur la Durance, elle avait servi à Avignon, elle y avait vu la carrosse. Très vivement Louise reprochait à ses maîtres de se faire une idée peu gracieuse de la Comtesse de Chambord : Mais non ! Mais non ! Une grande, belle femme. Tenez ! Voyez !

Et Louise faisait la Reine, mélange de douceur et de majesté qu'on admirait en chœur. Cela était affirmé avec tant de feu que j'ai crus fort longtemps à une apparition mystérieuse du Comte et de la Comtesse de Chambord à Avignon, pour quelque voyage secret entre 1871 et 1874. Les plus fortes autorités m'ont assuré de concert qu'il n'y avait rien de plus impossible. Mais en l'honneur de ce voyage très fabuleux, combien de V.H.V. (Vive Henri V) aurai-je sculptés au canif sur ma table de collégien, pendant que mon voisin de salle d'études lui dédiait des vers dont j'ai retenu le premier :

*Quelle bonté sur son visage est peinte !*

Les *Lettres vendéennes* du Vicomte Walsh, lues et relues chaque année aux vacances, avaient sans doute stimulé et développé cet état d'esprit qui me paraissait devoir durer autant que la vie. Il n'en fut rien. Vers ma douzième ou

treizième année, le vent, qui tournait, emporta toutes ces ferveurs royalistes. Un certain abbé Ricard, conférencier à la faculté de théologie, ayant pris Lamennais pour sujet de leçons qui faisaient courir tout Aix, j'eus la curiosité de lire les Paroles d'un Croyant. Ce fut un autre coup de foudre. Les tirades enflammées, les images bibliques, leurs cris saccadés, haletants, et leur suite d'hallucinations fantômales m'initièrent à la philosophie de la liberté, à la doctrine de l'affranchissement par l'insurrection. Le monde m'apparut divisé en oppresseurs et en opprimés, exploités et exploiteurs ; tous les riches, méchants ; les pauvres, divinement bons ; chacun des signes du pouvoir ou de la richesse correspondant à quelque corne de la Bête, toute révolte populaire justifiée et comblée de bénédictions : cette sorte de Spartacisme, nourri de sentiments pieux et d'une notion exaltée de justice divine et d'humanité indomptable (*mais l'âme se rit d'eux, elle est libre*) ne permettait absolument qu'un type de régime : la théocratie révolutionnaire. Je m'étais donc fait républicain théocrate, et sans bouder aux conséquences, communauté de biens, égalité absolue des parents et des enfants, des maîtres et des élèves : « N'appellez personne votre père, car vous n'avez qu'un père et il habite dans les Cieux. N'appellez personne votre maître, car vous n'avez qu'un maître et il habite dans les Cieux. » Bref le sermon sur la Montagne et le *Magnificat*, mais détournés du sens spirituel et céleste : frénésie qui, doublée d'une fameuse crise de romantisme littéraire, dura quelque trois ou quatre ans.

C'était une assez folle impasse. Je sentais vaguement l'absurde. Une observation, une raison naissante m'obligeaient de temps en temps à me dire à moi-même ce que j'objectais plus tard à Marc Sangnier :

- Voyons ! les époques de foi, le moyen âge de saint Louis n'ont même pas conçu ce gouvernement direct de Dieu et du Pape. Qu'est-ce que cela peut signifier au temps présent, quand la foi au Maître des choses est rabattue dans le for intérieur d'une minorité ?...

Cependant nul autre régime que celui-là ne me semblait fondé en droit : et c'est pourquoi, dans la période qui s'étend de ma seizième année aux approches de la vingtième, je dus entrer à pleines voiles dans un parti d'indifférence. J'étais las d'adhérer au sentiment ou à l'humeur, et les querelles politiques me paraissaient des fantaisies vouées aux contradictions éternelles. Ce scepticisme était de source religieuse et, lorsque j'eus perdu la foi, je persévérais dans l'état de sans-parti ou, bientôt (Schopenhauer aidant) de contemplateur à demi bouddhiste.

Par une contradiction qui n'étonnera que ceux qui ont oublié leur jeunesse, je sentis, au même moment, s'éveiller en moi, extrêmement vif, un goût de curiosité désintéressée sur le rapport précis que peuvent soutenir les institutions ou les lois avec la faiblesse ou la force des États, avec l'heur ou le malheur des hommes associés. Très insensible aux préférences personnelles (je n'en avais plus), aux préséances théoriques (toutes s'annulaient à mes yeux), ma réflexion tendait, avec une véritable passion, vers le problème latéral du *rendement de chaque régime*.

Légitimes ou non, fondés sur la liberté ou sur l'autorité, accrochés à un principe ou à un autre, que valaient au total, pour le salut et pour la prospérité des sociétés, le *régime A*, ou le *régime B*, ou le *régime C* ?...

J'avais lu, on s'en doute, avec un solide profit, Taine et Le Play. Leur manière de traiter la question s'était imposée toute seule. Je retrouvais Joseph de Maistre, je le relisais mieux, ainsi que Bossuet, et j'approchais Comte et Renan. Comte mettait en déroute la pernicieuse et factice opposition des intérêts du gouvernant et du gouverné, car celui-ci trouve son plus sérieux avantage à être dirigé et guidé, quand, tout au fond, la charge du chef est bien faite pour décevoir les ambitieux et les cupides beaucoup plus que pour les payer :

*On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire !*

Renan acheva de me rendre sensible le service que toute élite, sincèrement absorbée dans les soucis supérieurs, rend et doit rendre, même sans le vouloir, à toute multitude. Je dois quelque chose à l'école empirique et historique anglaise. Sumner Maine et Lyall, les Indianisants ajoutèrent aux leçons de l'enquête française une information élargie, systématique et aventurée, mais pleine de sens.

## Confessions

---

Détaché de tous les systèmes, j'étais seulement tombé en arrêt, au chapitre des idées-mères, devant trois curieux caractères de la vie de l'homme en société :

d'abord sa passion de changer, de modifier, de transfigurer les produits bruts de la nature au moyen de son industrie comme pour y incorporer, avec ses sueurs, son esprit ; comme pour humaniser ces matériaux, se les assimiler, les rapprocher de lui, avant de les employer, même les boire ou les manger ;

en second lieu, le caractère successif et non simultané de l'immense labeur de notre espèce : les hommes ne sont pas tous réunis en un même instant, sur une même ligne de départ, ainsi que la caprice d'un Démonstrateur aurait pu l'établir ; leur position est autre, car ils se suivent par larges équipes, leur succession se développe sur une série de centenaires et de millénaires dont on n'aperçoit ni le terme ni le début ; et cela ne peut qu'ajouter à leurs différences personnelles, qu'accentuer et redoubler la disparité de leurs moyens et de leurs fortunes ;

troisième caractère : l'homme ainsi embarqué dans la suite des temps, son travail n'est pas arrêté, et n'est même pas limité au plan de sa vie personnelle ; l'homme se plaît à constituer et à transmettre des réserves d'épargne matérielle, dites Capital, ou des réserves spirituelles, dites Mémoire ou Tradition, qui président à la politique et aux mœurs, aux sciences, à la poésie et aux arts.

Combien tout serait différent sans ces trois propriétés de la nature de l'homme !

Si l'on n'était industriel, vivrait-on en société ? Si l'on ne se développait dans le temps, y aurait-il ni génération, ni famille ? Et l'unité du genre humain pourrait-elle exister sans ce capital que les révolutionnaires de ma jeunesse surnommaient *infâme* et que moi, j'appelais *divin* ?

Ce capital préexistant dote et honore les hommes, les pare et le polit dès leur venue au monde, sans que ces heureux animaux aient rien fait pour cela. L'attrait en est si fort qu'il les provoque au travail, à l'intelligence et à l'invention. Ce qui rassemble ce capital bienfaiteur est donc très bonne chose ; ce qui le dissipe est moins bon. Bon, le travail ; bonne l'épargne. Et, comme l'énergie de l'homme perd en puissance ce qu'on peut désirer lui gagner en extension, c'est bien au siège du foyer de famille que la production, l'acquisition, la conservation ont le plus de chances de réussir, car l'instinct personnel y est modéré et réglé par des amours toutes prochaines, ces générosités y sont équilibrées par un égoïsme sain. Ainsi se tiennent et se lient la puissance, la durée et l'hérédité ; ainsi, la constitution des grandes familles, la réunion de vastes biens, la possibilité d'éducation et de culture. Quelques circonstances exceptionnelles peuvent détendre de tel liens, sans les desserrer tout à fait, comme il est arrivé par la surabondance temporaire de ressources naturelles, en Amérique : on y a redoublé la production individuelle, on y a réduit l'épargne privée ; mais l'inégalité n'aura pas cessé d'y grandir.

Le socialisme communiste pourrait à la rigueur appliquer sa loi d'égalité théorique à un genre humain qui naîtrait et mourrait tout entier dans le même jour : les besoins d'ordre et de justice seraient concentrés sur un même rang de coureurs, dans un espace immobile. Il suffirait de deux ou trois verges de fer, telles que la Faim et l'Amour, pour réduire au travail ce milliard d'éphémères : l'égalité et l'autorité pourraient s'y combiner pour produire la prospérité d'un instant. Mais, si tout est coulé dans le Temps, si les âges se succèdent, et les générations, aucune force humaine ne peut empêcher les plus aptes, les plus laborieux, les plus forts de prévoir des vicissitudes, d'envisager des risques, de prendre des garanties, d'élever des défenses, pour eux-mêmes d'abord et puis pour la chair de leur chair. Garanties inégales. Défenses mesurées à l'industrie et à l'ingéniosité de chacun. Ce régime de pure inégalité, surtout s'il est accumulé longtemps, est bien capable d'entraîner des injustices de répartition, soit en lésant presque à coup sûr les faibles dans le juste calcul de leur part de labeur, soit en livrant les puissants à la démesure de leurs propres passions : actifs, sobres, avides, leur dure faculté d'épargne et de travail peut tendre à ne leur laisser presque rien du fruit qu'ils procréent, et tout bien finit par aller s'entasser dans les sécheresses des greniers ou des coffres-forts. Je n'exagère point la part ni la fréquence de ces beaux succès : quand ils sont conscients de devoirs

égaux à leurs droits, les patriciens peuvent se réduire à un degré disciplinaire de sacrifice et de privation qui prendrait en horreur la plus misérables des plèbes.

Mais contre ces abus de l'appropriation, le communisme se prévaudra en vain du nom de l'ordre et de la justice. Il n'y aurait bientôt plus rien à ordonner, au moral ni au matériel, si la loi communiste arrachait aux plus qualifiés des humains leur juste pouvoir de produire, de jouir du produit ou d'en réserver une part pour leurs descendants. Une grande partie de ces richesses, créées par et pour quelques-uns, se convertit, peu à peu, en bien-être et en bien-aise de tous.

*Dès lors, la question était tout à fait simple : voulais-je ou ne voulais-je pas de l'existence, de la production de ces biens ?* Si je la voulais, il fallait me résigner : le profit en irait tout d'abord à ses créateurs privilégiés ! Je pouvais préférer que ces biens ne sortissent point du néant : sous cette absurde condition, je pouvais préférer mon désir de l'égalité, l'élever au-dessus de tout comme l'obélisque de mon désert. Tel est le rendement du dogme démocratique essentiel, quand il veut que *l'inégalité soit le mal*. Mais le fait est qu'elle est un bien. Non le bien unique. Non le souverain bien : l'inégalité n'est pas Dieu. C'est un bien qu'il faut accorder avec les autres, spécialement avec ceux qui permettent à tout le monde de vivre. Un régime d'inégalité, limité par l'action d'une autorité qui la freine, sauvegardera même les devoirs de justice et de charité qui veillent à la vie et au développement de ces moins doués ou moins pourvus qu'on appelle déshérités par un véritable abus de langage.

Il n'y a point de déshérités. L'homme est un héritier. Le mendiant qui dévore son pain noir au coin d'une borne bénéficie de l'oeuvre des vingt siècles dont il est précédé : aristocrate assis sur l'épargne de milliers d'aïeux. La pitié, la pitié réelle due à ce malheureux et à ses semblables, présents et futurs, est précisément la raison qui prescrit de ne pas oublier, autant que le fait notre siècle, la juste protection due à la semence des Forts. Car, outre l'Initiative et l'Invention qui leur appartiennent neuf fois sur dix, ce n'est que leur semence qui fait ce capital qui tout avance. Il n'est point de progrès sans elle. Se protégerait-elle toute seule ? Quelquefois. Non toujours. Il serait imprudent de trop se fier aux ressources d'Un seul quand il est perpétuellement en danger d'être recouvert par la coalition de Tous ou de Beaucoup.

Du Nietzsche, alors ? Erreur. Malgré son *méditerranisons la musique*, dont mon incompetence appréciait confusément la portée, l'auteur de *Zarathoustra* me fit au début, une espèce d'horreur que j'ai exprimée plusieurs fois. Le « soyons dur » me paraissait un contresens. Fermeté, bienveillance, rigueur sur soi, libéralité pour autrui, tels me semblaient être les signes distinctifs de toute vraie supériorité chez les hommes. Si, donc, il me fallait nommer, après Aristote et Platon, Pascal et Bossuet, Comte et Renan, un écrivain qui m'ait désigné, du droit fil de son rayon, les convenances naturelles de l'homme et de la société, je ne devais pas écrire le nom de Nietzsche, mais celui d'un philosophe belge bien oublié qui professa à l'Université de Liège, M. Delboeuf : non qu'il m'ait enseigné, à vrai dire, grand'chose, mais pour l'excitation et l'allégresse que me donna son originale façon d'utiliser certaines figures de la chimie quant à la position de nos problèmes sociaux. Son démon de l'analogie le conduisait à d'agréables comparaisons entre le jeu du peuple gras avec le peuple maigre et les alternances de produits stables avec les composés volatils, le produit inférieur ou démocratique de telle réaction étant appelé « sulfate de soude » et « acide chlorhydrique » le fier composé patricien. On m'excusera de ces amusettes.

Elles eurent leur utilité pour l'ensemble des libres opérations de l'esprit que je menai sur mes ruines de théocratisme lamennaisien et de premier royalisme sentimental. Le germe déposé par les miens avait aussi semé une préférence énergique donné au bien sur le mal, au salut et à la conservation sur la dégradation et la chute. Mais comment conserver ? Une chose était laissée en blanc : le concret, le pratique. Je n'imaginai pas quel régime serait à désirer pour la France, je ne me le demandais même pas, mais j'étais sur la voie que m'avait découverte le tranquille exercice de la pensée. La Démocratie bien exclue, la république m'inspirant une méfiance croissante, je n'étais pas encore royaliste.



C'est peu dire que la politique active ne m'attirait pas. Je la tenais plus qu'en horreur : presque en mépris. Patriote et même assez bon citoyen, j'avais fait ma première émeute à l'âge de dix-neuf ans, le 2 décembre 1887, place de la Concorde, avec deux cent mille autres Parisiens, à l'unanime cri d'*A bas les voleurs*, pour renverser M. Grévy dont le propre gendre, Daniel Wilson, avait été convaincu d'un sordide trafic de la Légion d'Honneur ; mais j'étais comme tant d'autres, qui voient la liaison entre la gestion politique et le cas physique ou moral du pays, et veulent y fermer les yeux. Si ma propre doctrine m'en faisait un reproche, je l'endormais en considérant que le mal démocratique était définitif et insurmontable. Oserais-je consentir à la mort de la France ? Pour cela non. Mais j'y pensais le moins possible.

Le premier Boulangisme m'avait répugné par son aspect de démagogie. Je me rendis peu à peu à ses allures de réveil national, et l'évolution conservatrice du Général me décida même à avaler, pour l'amour de lui, un assez dur crapaud : majeur en 1889, et vivant rue Cujas, au cinquième arrondissement, je donnai mon premier bulletin de vote au juif Naquet, bien que je fusse antisémite de cœur ! La vérité profonde est que l'indiscipline des partis de droite avait été si souvent blâmée devant moi que j'avais voulu débiter par la plus méritoire des obéissances. Il ne me déplaisait pas non plus de voir un prince comme le Comte de Paris, qui passait pour « parlementaire », s'allier de la sorte au peuple et à l'armée. Néanmoins, j'étais sans foi dans sa Restauration, je croyais la monarchie morte, en me demandant néanmoins si, tout au contraire, l'avenir n'était pas à quelque cinquième dynastie ! En 1890, malgré la secousse donnée à l'opinion par l'arrivée du jeune duc d'Orléans réclamant sa gamelle de conscrit dans l'armée française, j'estimais Léon XIII un fameux politique pour s'être éloigné du « cadavre » des anciens partis. Mais, bien que j'eusse écrit pas mal d'articles, surtout littéraires, dans son *Observateur Français*, premier organe du ralliement à la République, les partis nouveaux ne m'attiraient que par intermittences très faibles, car les droites républicaines ne me semblaient pas beaucoup plus fraîches que leurs voisines de bancs, et c'est à la *Gazette de France* que l'esprit politique et social me semblait tout au fond le plus satisfaisant et le mieux lié. De toute façon, la Monarchie parlementaire, comme la République parlementaire, me semblait tourner le dos aux postulats essentiels de toutes mes études. Un historien de grand talent, polémiste de premier rang, M. Thureau-Dangin, avec qui j'eus l'honneur de deux entretiens, me fit l'effet d'un homme d'un autre âge : comment son goût éminent de l'Ordre s'attardait-il à un régime de verbiage et de compétition sans limite ? Comment ne discernait-il pas que le règne du parlement stimulait et favorisait tous les défauts de l'esprit gaulois, mais ne pouvait en tempérer ni corriger un seul ? Sans que je fisse aucun effort pour la propager ou même la communiquer, la clarté croissante de ma pensée solitaire redoublait l'activité de la recherche, et j'en tirais les nouvelles et flagrantes joies de la certitude.

Cela n'allait pas sans écrire beaucoup de choses que je ne gardais pas pour moi. Intéressée à bien trop d'objets à la fois, mon activité se divisait entre de petites bibliographies de philosophie qui me passionnaient, des commentaires sur les poètes, des essais d'économie politique et sociale. Verlaine autant que Taine, Bonald autant que Moréas furent mes dieux. Le même jour, Barrès trouva deux articles de moi, l'un dans la très jeune *Revue Indépendante*, l'autre dans la vénérable *Réforme sociale*. Comme il plaisantait cette dispersion : *je ne sais où je vais*, lui dis-je en toute vérité.

Je conserve de lui un curieux feuillet de diagnostic sur ma vie littéraire future où, sous le signe d'un vagabondage intellectuel à la Diderot, j'étais justement comparé à une *mer de lait* pleine de germes divergents, en voie d'éclosion successive, sans que le rapport en fût visible encore. Cependant tel vieil article de journal ou de revue, remontant à la vingtième année, ou, un peu plus tard, telles pages de mon *Chemin de Paradis* (la *Préface*, le conte des *Serviteurs*) trahirent, par delà ces fermentations incertaines, une vague communauté de direction et de sens. Je peux dire qu'à cette époque la Politique commençait à m'apparaître justiciable des critères du vrai et du faux. Une science ? Non, le mot me semblait ambitieux et prématuré pour un ensemble encore peu lié. Mais, à défaut d'un corps de notions interdépendantes, j'entrevois une suite de connaissances établies avec solidité et susceptibles d'être graduellement ordonnées.

Sous la longue chute des ans, il ne m'est pas possible de penser à ces heures de méditation et de découverte sans en sentir encore la commotion, l'enthousiasme, la lumineuse et chaude satisfaction. L'effort que j'appliquais aux

analyses de la vie des peuples anciens et modernes me semblait riche en résultats fructueux : chaque fois qu'une cause de la maladie ou de la santé sociale, de la perte publique ou du salut commun devenait quelque peu sensible et palpable, une ambition presque satisfaite frémissait en moi. J'ai perdu ou brûlé presque tous mes mémoriaux, mais j'en ai retrouvé le reflet fidèle dans une page plus récente qui en garde comme la vibration. Un mot utile m'ayant sauté aux yeux dans un volume que je lisais, j'avais cru boire d'un trait toutes les poésies de la connaissance. Le meilleur moyen d'en donner une idée sera tout simplement de transcrire ici ce monologue, dont je prie d'excuser l'emphase en faveur de sa sincérité et même de sa vérité.

# MÉDITATION SUR HÉCATÉE DE MILET

## philosophe ionien

A. - *Un gros livre que je désirais depuis trois ans vient de m'être apporté ce soir, le grand traité des Formes littéraires de la pensée grecque de M. Henri Ouvré, bien connu de quiconque fréquente la belle antiquité... J'ai ouvert le livre au hasard. Mais béni soit le livre, j'y trouve aussitôt à songer... Tout au bas d'une page, l'auteur parle des derniers annalistes grecs, ceux-là qui précédèrent les historiens et les géographes. Ces logographes, Dit-il, méritent le nom de savants. Ils connurent par occasion l'allégresse que nous donne la vérité, la possession du renseignement petit, mais indestructible, atome qui restera identique dans toutes les synthèses ultérieures. Et M. Ouvré rappelle le commencement d'un ouvrage d'Hécatée, en faisant remarquer le ton d'enthousiasme scientifique (et de mépris pour les ignorants) qui éclate dans cette phrase :*

Moi, Hécatée le Milésien, je dis ces choses et j'écris comme elles me paraissent, car, à mon avis, les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules.

*Ouvré constate qu'en effet, s'il y a bien des fables chez Hécatée, il y a aussi des détails concrets et authentiques sur les peuples, les villes, leurs sites et leurs fleuves. Par son désir de posséder la vérité, de la dégager des on-dit et de l'isoler des contradictions humaines, ce gauche critique, cet humble et maladroit collectionneur de faits participe de la majesté du savoir humain. Il y a fourni sa contribution. Je dis ces choses. Et les choses que disait le vieil Hécatée sont vérifiées aujourd'hui. A mon avis, les propos de Hellènes sont nombreux et ridicules. Et, de longs âges après sa mort, des hommes inconnus, menant leur vie aux mêmes bords que le vieil Hécatée, reconnaissent qu'il est impossible de ne pas être de son avis.*

*Avoir raison, c'est encore une des manières dont l'homme s'éternise : avoir raison et changer les propos « nombreux et ridicules » de ses concitoyens, Hellènes ou Français, en petit nombre de propositions cohérentes et raisonnables, c'est, quand on y réussit seulement sur un point, le chef-d'oeuvre de l'énergie.*

B. - « Les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules ». Excusez-moi si les paroles du vieil Hécatée me poursuivent. Elles me semblent de la nouveauté la plus fraîche par leur application.

*Dans le temps d'Hécatée, l'histoire et la géographie étaient aux premiers rudiments. Jusque là certaines histoires s'étaient transmises, et l'on s'était toujours enquis et pourvu de quelques indications topographiques, plus ou moins éclaircies de figures, avant de mettre en route soit une flotte, soit une armée. Mais, parce que les expéditions lointaines étaient rares, on ne s'occupait guère de démêler le véritable du fabuleux : peut-être même qu'un récit moins chargé de mensonge ou de fiction eût été moins couru et moins applaudi qu'une bâblerie pure. Tout le monde ayant un intérêt à mentir comme à entendre des mensonges, le fabricant des contes ne se gênait aucunement avec*

*le public qu'il ne gênait point.*

*Mais peu à peu, quand les rapports des peuples s'étendirent et s'accrurent tant par le progrès des besoins que par celui des industries destinées à les satisfaire, quand il y eut des matelots qui s'embarquaient pour une lointaine contrée, des armateurs qui y lançaient leurs bâtiments et des négociants qui les remplissaient de leurs richesses, la nécessité du contrôle éveilla naturellement l'esprit critique. Il y eut des récits exacts quand on sentit l'intérêt de l'exactitude, et, l'intérêt croissant, le progrès fut constant. Si l'on compare le vieil Hécatée, né avant Hérodote, à Strabon qui vécut du temps d'Auguste et de Tibère, ce progrès continu, poursuivi au sein du même monde et en exécution de la même cause maîtresse, fait l'enchantement du regard. Les « propos nombreux et ridicules » se sont tantôt évanouis, tantôt rangés à la limite de la connaissance comme de simples motifs d'ornementation : ces fables qui, jadis, servaient d'explication et de support à tout sont devenus à peine sensibles. Le dernier progrès de l'analyse et du savoir les résoudra en fumée et en cendres quand les nécessités nouvelles auront poussé les hommes à des aventures nouvelles.*

*C. - « Les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules », les miens ne paraîtraient ni moins nombreux ni plus sérieux au vieil annaliste ionien si, revenu au milieu de nous, il pouvait penser que mon propos se borne au cercle de la science historique ou géographique :*

*- Eh ! Dirait-il, voilà un peu trop d'apparat pour en arriver à conclure que les Européens du XXe siècle de l'ère chrétienne sont plus avancés dans la connaissance de la terre et des peuples que nous ne l'étions vingt-cinq siècles en-deçà.*

*- Vieil Hécatée, lui répondrais-je, vous auriez bien raison si j'arrêtais là mon dessein. Mais, Père vénérable, il est un peu plus étendu. Votre géographie et votre ethnographie ne m'étaient qu'un chemin détourné pour y parvenir. Tout ce que j'en disais servait d'acheminement à la Politique. C'est à la Politique que votre phrase de ce soir m'a rendu attentif.*

*D. - En Politique, vieil Hécatée, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés aujourd'hui que vous ne pouviez l'être, cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, pour la description de la terre et l'histoire des hommes. La Politique balbutie, et ses bégaiements mis à la suite les uns des autres font une interminable théorie de « propos nombreux et ridicules » comme ceux que vous reprochiez aux Hellènes de votre temps. De quel effroyable chaos d'absurdités sans nombre cette politique moderne est issue, je ne sais pas si vous pouvez vous en faire une idée suffisante.*

*Vous êtes né, vous avez vécu en un monde où la sagesse politique était presque aussi nécessaire que, de nos jours, de bons renseignements commerciaux. Vos villes, vos États qui avaient leurs révolutions, leurs tyrannies, leurs catastrophes, reconnaissaient pourtant certaines grandes lois contre lesquelles il n'y a pas d'exemple (mais je dis d'exemple certain) qu'ils aient osé s'insurger. Par exemple, vieil Hécatée, de tous temps, vos foyers furent les premières pierres de vos cités : quelque dévergondage que dût se permettre plus tard, en des temps moins durs, l'imagination presque sémitique d'un Platon, on n'essaya jamais de ne pas les mettre en pratique. Croiriez-vous, homme des vieux temps, qu'il y a, de nos jours, une grande peine à faire recevoir d'un cercle de gens raisonnables ces deux positions, cependant évidentes et qui se complètent :*

*a) L'individu n'est pas une unité sociale.*

*b) La première unité sociale, c'est la famille ?*

*Voilà ce qui n'est accueilli, de notre temps, vieil Hécatée, que par des discussions sans fin.*

*Dites que les intelligences un peu affaiblies n'entendent plus très bien le sens des vocables. Dites que, remarquablement épaissies ou ramollies, les cervelles ne possèdent peut-être plus la force d'attention qui est indispensable à l'appréhension de ces vérités. Dites que, occupés d'autres travaux, la plupart de nos sages ont beaucoup délaissé ce genre d'études ou s'y sont parfois égarés. Ces excuses, qui ont leur valeur, sont d'une insuffisance qu'il convient de sentir. Il y a de nos jours des esprits distingués qui connaissent le sens des mots. Il y a*

*des cervelles assez souples et fortes pour soutenir avec constance et promptitude les mâles assauts de Pallas. Enfin, sur ce sujet lui-même, ces esprits fermes ont pensé. Ils ont même pensé le vrai.*

*Nous avons un philosophe mathématique, né au Midi, qui, par la voie mathématique, a trouvé et prouvé que, en effet, l'individu n'est pas une unité sociale et que la première unité sociale, c'est la famille. Nous avons aussi la même proposition découverte et démontrée par un philosophe physicien, né dans le Nord, et qui n'usa dans sa découverte et les preuves de celle-ci que de la voie des sciences d'expérience. Le premier de ces philosophes ne crut ni à Dieu ni à diable. L'autre, cher Milésien, fut un chrétien pieux. Si les preuves de l'un ou de l'autre n'avaient pas été jugées assez fortes, il me semble que leur rencontre et leur accord présentaient un phénomène assez merveilleux pour impressionner le public ou, à défaut du public, les principaux et les plus sages...*

(Il n'a pas échappé à nos lecteurs que j'essaie ici d'attirer l'attention d'Hécatee, philosophe ionien, mort il y a vingt-cinq siècles, sur le théorème fondamental de la Politique, tel que l'on formulé de nos jours Le Play, chrétien, normand, praticien de l'induction, et Comte, positiviste, languedocien, praticien de la déduction.

Hécatee de Milet ne me donnant aucun signe d'improbation, je continuai de converser avec lui).

*« Le public, Hécatee, vaut aujourd'hui ce qu'il valait de votre temps. Comme il est plus nombreux ses propos sont aussi, comme vous disiez bien, plus nombreux et plus ridicules. Mais il est moins bien encadré. Il n'est plus encadré du tout. Vous aviez un corps de principaux et de sages. Il n'y a rien de tel chez nous. Comme il suffit pour être qualifié de sage de passer quelques examens ou de moduler sous prétexte de discours quelques cris confus, la profession de chef, de magistrat et de prince, appartient au premier venu qu'il convienne à la multitude de regarder. Vous n'avez aucune idée de cela.*

*Le croiriez-vous, mon Hécatee ? Les dignes délégués de cette multitude vaine se sont assemblés hier dans l'édifice destiné en apparence aux plus saines délibérations. Il y avait quelques semaines qu'il ne s'y étaient rencontrés. Savez-vous quel a été leur premier travail ? Ils ont voté presque à l'unanimité (moins huit voix) l'affichage aux deniers publics d'un ramas de calembredaines et d'inepties composé, voici un peu plus d'un siècle, par la réunion des plus pauvres têtes que notre France ait jamais portées.*

*L'article premier de ce factum plus qu'indigent déclare que les hommes naissent libres. Hélas ! Vieil Hécatee, devant nos principaux et parmi les meilleurs de ces principaux, parmi ceux qui siègent à droite et qui ont mérité le beau titre de Cornichons, vous seriez obligé de parler fort longtemps avant de faire entendre que, de toutes les créatures, l'homme est peut-être la moins libre à sa naissance, étant incapable de marcher comme fait le poussin nouveau-né, de discerner et de prendre sa nourriture autour de lui, ni même de s'assimiler le moindre élément du dehors. Quand, le cordon coupé, il a cessé de dépendre de sa mère, il dépend de sa nourrice, puis de son pédagogue, puis de son père, et de son chef, tout cela pour son plus grand bien : il ne s'accroît qu'à cette condition. Si l'homme dont nous parlons n'est pas un sauvage, s'il est d'une civilisation opulente, à proportion que cette civilisation est plus avancée cet homme dépendra davantage, il sera engagé dans un plus grand nombre de liens. La liberté n'est pas au commencement, mais à la fin. Elle n'est pas à la racine, mais aux fleurs et aux fruits de la nature humaine ou pour mieux dire de la vertu humaine. On est plus libre à proportion qu'on est meilleur. Il faut le devenir. Vieil Hécatee, que vous ririez ! Nos hommes ont cru s'attribuer le prix de l'effort en affichant partout dans leurs mairies et leurs écoles, dans leurs ministères et leurs églises, que ce prix s'acquiert sans effort. Mais afficher partout que chacun naît millionnaire vaudrait-il à chacun l'ombre même du million ?*

*Le même factum, Hécatee, prétend en outre que le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Nous savions que le but de toute cité, c'est la vie, nos seulement la vie humaine, mais la vie animale, la vie individuelle de chacun, aucun de nous n'étant viable sans « l'association politique ! » L'affiche votée par quatre cent six voix contre huit ajoute que le principe de toute souveraineté réside*

*essentiellement dans la nation : votre temps n'avait pas encore oublié de noter que tous les pouvoirs viennent des dieux maîtres du monde, autrement dit de profondes lois naturelles que l'homme n'a point faites et auxquelles il faut bien que l'homme se conforme s'il ne veut point périr ! L'affiche dit : la loi est l'expression de la volonté générale. Vous sentiez qu'elle est l'expression des nécessités et des convenances du salut ou de la prospérité du public : auriez-vous sans cela nourri des prêtres aux frais de l'État ou écouté les sages qui furent vos législateurs ?*

*E. - Hécaté, ô vieux mort et enseveli bienheureux, je ne troublerai pas ta cendre d'une analyse plus complète des sottises qu'on affichera par toute la France. Tu en as idée maintenant et tu peux mesurer l'égalité sottise de nos nobles et de nos gueux. Ils se valent parfaitement. Tous les propos nombreux et tous les propos ridicules que tu as pu recueillir sur la source des fleuves, sur leurs cours, sur la langue et les mœurs des populations, tous les amas de fables qu'il t'a diverti de détruire sur ces objets ne sont rien auprès des imaginations qui se débitent parmi nous sur la politique.*

*Comme tu leur parlais d'une voix ferme, vieil Hécaté, pour les choses que tu savais : « Moi, Hécaté le Milésien, je dis ces choses, et j'écris comme elles me paraissent... » Quant aux propos nombreux et ridicules de Hellènes, ton enthousiasme du vrai en faisait justice, et tu savais que l'avenir en ferait justice après toi.*

*Puissions-nous t'imiter, et parler aussi bien sur les choses que nous savons !...*

Mais c'est ici que change le ton de mon monologue. Il s'oriente vers la pratique. Si tout ce qui précède est conforme à mes sentiments de spéculateur isolé, tels qu'ils pouvaient être éprouvés de 1892 à 1895, ce qui suit porte une autre date : 1901... En 1901, j'avais bien cessé d'hésiter devant l'action politique proprement dite. Me trouvant déjà entouré de compagnons, d'amis qui pensaient comme moi, je pouvais écrire :

*Quelles que soient nos origines et quelles que soient nos méthodes, même quelles que soient nos philosophies divergentes, il est en Politique des vérités que tout établit, que rien ne dément, et contre lesquelles le verbiage de l'orateur ou la manoeuvre de l'intrigant ne feront que pitié. Elles triompheront ainsi que triomphèrent les renseignements d'Hécaté, au fur et à mesure que le monde sentira le besoin de les vérifier.*

*F. - Mais le monde en aura besoin. Le monde aura besoin de la vérité politique comme il a eu besoin de la vérité géographique et ethnographique, par un jeu naturel des nécessités qui l'animent.*

*La brusque augmentation de valeur, donnée à la planète depuis cinquante ans, a sans doute développé un peu partout le nationalisme, c'est-à-dire le sentiment et la conscience de chaque groupe ou territoire donné ; il y a un nationalisme dans les moindres sous-groupes du monde slave, il y en a un au Japon, un en Chine, un aux Philippines et tous les germes nationaux ne sont pas encore sortis. Le Nationalisme est le grand fait du monde moderne. Mais le Nationalisme, partout où il le peut, exhale comme un souffle de conquête et d'absorption tantôt pacifique et tantôt guerrière : un puissant impérialisme. De sorte que ceux qui naguère parlaient de réduire toutes les questions politiques, soit, en un sens, à des questions morales, soit, en un autre sens, à des questions économiques, seront bientôt forcés de nous avouer que toutes, présentement, se ramènent à un grand problème de Mécanique ou, pour mieux dire, de Physique politique. A la meilleure organisation politique, des faits manifestes viendront décerner le pouvoir de régner sur les autres faites et de leur mesurer ainsi la vie ou la mort ; l'état présent du monde où l'ancienne Europe est dissoute, après avoir dissous l'ancienne chrétienté, n'autorise ni d'autres prévisions, ni même d'autres rêves.*

*On aura besoin de la Politique, l'empirisme d'autrefois ne suffira plus, on prendra en horreur les fables et leurs fabulistes, la blagologie et ses blagologues, parce que l'on sera dans la nécessité absolue de savoir ce qui fait les peuples prospères, les civilisations florissantes, les citoyens riches, paisibles et heureux. On l'étudiera probablement*

*sur beaucoup de ruines. Heureux qui, averti par les ruines d'autrui, se mettra le premier à ce salutaire examen.*

*G.- Aujourd'hui, nous ne voyons pas l'avantage matériel de notre parole. Nous étant donné la peine d'étudier et de réfléchir, nous savons : et le savoir ne sert de rien. Je veux dire qu'il ne sert de rien à notre patrie. Ceux que nous avons convaincus ont encore dans l'oreille le poids de nos discours ; ce plat rhéteur qui passe, ce chiffon de papier qu'on lit, n'importe quelle distraction le leur fera oublier. Quoi d'étonnant ? Deux cent mille cadavres ont jonché nos campagnes, voilà trente ans : mais ils n'ont pas encore persuadé nos concitoyens de la vérité qu'ils montrèrent à Renan que la démocratie est le grand dissolvant de l'institution militaire. Ce sont des patriotes qui flattent la démocratie !... Il n'y a pas encore d'intérêt assez vif pour faire préférer aux fables politiques une vérité politique. Comme pour la géographie du temps d'Hécatee, c'est de fictions que le public a faim et soif, c'est de fictions que les fournisseurs de ce public, les meilleurs de ses fournisseurs, je dis les royalistes et je dis les nationalistes !*

*H.- On pourrait imposer la vérité de force. Les dégâts que pourrait entraîner cette imposition seraient de peu, en comparaison de tant de dégâts futurs qu'elle épargnerait. Je ne crains pas de dire que, pour un esprit libre et un bon esprit, voilà l'espoir le plus sacré.*

*Mais cet espoir peut être trompé. L'énergie organisatrice peut ne point faire son coup d'éclat au temps nécessaire. Elle peut le faire et le manquer. Elle peut ne point le manquer et son entreprise, bien commencée, finir mal. Car tout est possible.*

*Ce qui est impossible, c'est que l'art, c'est que la science de la Politique, plus nécessaires chaque jour, se composent sur d'autres bases que celles que nous ont déterminées nos maîtres et que nous essayons d'affermir après eux : de nos petits faits bien notés, de nos lois prudemment et solidement établies, de nos vérités incomplètes, mais en elles-mêmes indestructibles, de là et non d'ailleurs, la science politique s'élèvera. Nous sommes - à trois ? - à quatre ? - à cinq ? - à dix ? - nous sommes Hécatee le Milésien. Placés au commencement de notre science, nous avons néanmoins le droit de répéter la fière et dédaigneuse profession du savoir : « Moi, Hécatee le Milésien, je dis ces choses et j'écris comme elles me paraissent, car à mon avis les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules ».*

*Répétons cela fermement.*

Ces dernières paroles sonnent bien un départ, enseignes déployées, pour élever, pour voler à la conquête des intelligences sur le programme d'une action.